

Comment gagner sa vie honnêtement

La vie poétique 1

Jean Rouaud

Gallimard, 2011, 335p.

Longtemps résonnera à nos tympanes les mots et les sens, les lettres et les sons du finale des Champs d'Honneur : oh, arrêtez tout ! Ce cri arraché au silence imposant d'un livre si court et si fort. Il parlera longtemps, ce cri, il dira longtemps l'étouffement, si loin de l'indignation morale majoritaire, il fera vivre, ce cri, en nous des millions d'âmes mortes, pour de vrai, et pour sûr.

Inaugurant les futures livraisons de Vie poétique Jean Rouaud invoque Henry-David Thoreau : « Sur la question de savoir comment gagner sa vie honnêtement; on n'a presque rien écrit qui puisse retenir l'attention. »

Saluons au passage la splendide nouvelle traduction de Walden chez Le Mot et le Reste éditeur.

Rouaud comble-t-il ce vide ? Oui, sur deux plans au moins : une époque et ses codes, un témoin et sa poésie.

Cette époque avait son cap et ses codes. Le cap a débouché sur l'individualisme et le no-future. En sera-t-il question dans le tome 2 ? Ici les codes sont passés à la moulinette de l'intérieur. C'était l'ère du cool, certains en sont restés baba. Les doigts en V, le stop, Sur la route de Kérouac pour les nomades (Verts désormais) , La révolution sexuelle de Reich sur la tablette de nuit des sédentaires (Bobos publicitaires beigbedeiriens après un passage segelaiien); la besace du surplus américain pour faire la nique à la guerre au Vietnam, l'apologie du poil et du à poil, les corps enfin libérés, le minimum cynique pour les plus cultivés, le débordement psychédélique de tous les sens ; l'enchaînement débridé des petits boulots à la pelle, les palots roulés timidement sans lendemain, les fumettes d'herbe nature pour les tendres, les piqûres pour les durs, la blanche dans le nez des fortunés ; la simplicité absolue, la vie communautaire chez Enzo Dévasté, à défaut d'un long séjour en forêt ; le Che en T shirt le plus sale possible car la propreté c'est bourgeois ; 68 68 68 assénés par Léo Ferré chez les Zoos ; la révolte et la fête, la mémoire et l'ennui, l'épuisement façon Beckett jusqu'aux limites du sans Avenir, Punk Punk, pas encore, on est au tome 1.

Gageons que le tome 2 se fera autant désiré que les Mille Plateaux, autre tome 2 de Capitalisme et Schizophrénie, et nous fera autant impression.

Dans l'espérance, nous pourrions savourer à l'envi l'art de ne pas gagner sa vie en gagnant la vie sauvage, marchant sur les pas de Thoreau-Rouaud.

Témoin et poète, éponge sensible (l'éponge est prise comme image fractale), le narrateur (comme on le dirait chez Proust ou chez Leiris) explore et expose ses creux anciens au creuset de l'anamnèse. Le narrateur a vécu en creux ses situations universelles et son écriture, ondulatoire et discrète, se déploie à fleur de tant de surfaces imposées par l'époque et rend ses contradictions, tantôt amusantes tantôt tragiques, toujours vitales et tenues en respect, toujours plus lisibles. Pas de surfaces sans creux. Le narrateur glisse et le lecteur se laisse emporter par l'éveil. Cette génération vide n'est pas perdue elle fut subie. Chacun devra faire avec. Le gâchis n'est qu'un sentiment. Et les sentiments ont la vie dure.

L'art et la manière de Jean Rouaud offrent au regard un grand récit à fleur de mémoire. En son kaléidoscope les angles morts sont éloquents : là peut être le risque, là est l'ouverture, là est la grande littérature.

Didier Bazy.